

LE SILENCE QUE JE PARLE



Cyril Charbonneau

Le silence que je parle

Essai

Éditions Persée

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2022

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

PREMIÈRE PARTIE I

RÉPUGNANTE BEAUTÉ

La main sur la poitrine, à la verticale sur un tertre de mon village, j'use de ma salive gracieusement et harangue tout haut mon désarroi.

— Vous autres, hauts ambassadeurs de la chaîne alimentaire assis bien pénard sur votre titre de grand carnivore aux mains propres. Qui d'entre vous serait prêt à tuer un bœuf, un cochon ou encore une poule. Qui d'entre vous serait capable d'assommer, de trancher, de vider votre repas sans jamais flancher ni hésiter. Ô dites-moi, connaissez-vous un seul équarrisseur qui respecte les animaux. Connaissez-vous un seul homme digne de confiance et de bonté capable de tuer noblement une bête. Car ce n'est certainement point mon cas, j'en viens même à me dire que si j'avais à tuer un homme je ne le ferais pas avec respect. Je ne mangerai plus de votre viande mal sagement acquise. Mieux encore ! Je ne mangerai plus du tout. Je vous prouverai, une bonne fois pour toutes, que votre comportement est scandaleux et honteux. Car tels sont les hommes, une répugnante beauté, un vrai déboire à regarder.

J'ai crié, oui j'ai crié, tout haut et plus loin que moi, mais semble-t-il que mes paroles ont manqué de légèreté et d'endurance pour parvenir à atteindre un seul cœur humain. Ou est-ce seulement ma tête qui me joue des tours et mon imagination qui s'en permet trop ? J'ai sans doute assez de mépris envers eux pour me croire en capacité de leur témoigner la bonne conduite.

Ce soir, je quitte sans dernier mot et sans avertissement mon village de pêcheurs et de volailles.

LE DÉPART

Mon départ est entre chien et loup, au moment précis où la lune veille et le soleil rêve. La raison pour laquelle je pars à une telle heure s'explique par le fait qu'entre la lumière et la noirceur les maisons de mon village ont la mine du sommeil ou de la cécité.

Je pars seul, laissant tout derrière moi, avec dans mes mains l'espoir d'un changement favorable à mon sacrifice « famélique ». Sans doute, faut-il émettre, que je devrai me débrouiller dans l'absence et l'oubli des autres au cours de mon périple imprudent... et que je devrai rester toujours constant dans la témérité et l'ardeur. Même si, cela s'entend à mes propres pas ; je n'ai aucune idée d'où je vais, ni comment je vais atteindre ce lieu. Tout ce que je sais, en revanche, c'est qu'inéluctablement je vais m'y rendre sans aléa et sans peur qui me côtoient. Je ne fuis pas, je pars, juste. Je ne suis pas lâche, je suis courageux et c'est mieux comme ça. Du moins, c'est mieux pour moi parce que cette façon de vivre gravement n'est, de mon espèce, pas de la dernière heure et elle m'est même, je pourrais dire, assez familière. J'ai toujours avancé dans le temps hasardeusement et sciemment, je suis un conquérant désespéré de difficultés et d'aventures. Mon but est le comble permanent d'un ennui profond à voir les gens se suivre et les histoires se répéter. Je suis attendri à l'idée d'être naufragé... comme mon instabilité constante sur les mers impétueuses m'anime et me charme.

Depuis que j'ai passé l'ère de l'enfance, j'ai cherché le traître vent des chemins illuminés et j'ai voulu cingler ma vie sur un radeau sans voile, j'ai voulu ; je le jure, avancer et me diriger avec l'unique renfort d'une pagaie convaincue d'être brisée. J'ai fini sous l'eau, certes ; maintes fois, mais jamais je ne me suis mis la tête dans le sable.

Maintenant. À présent que je suis seul contre le monde, je m'engage formellement à vaincre mon combat... et même si, tous les défis du monde me plaisent, il m'arrive parfois de me répéter doucement qu'il pourrait être préférable d'être un poisson ou un oiseau plutôt qu'un navire ou une île.

LES POISSONS ET LES OISEAUX

Deux ciels se trouvent au-dessus d'eux, et deux ciels ont à traverser. Dans la profondeur des abysses comme dans les eaux plus légères, ils réussissent — je l'admire — à s'adapter instinctivement. Par de nouvelles nageoires ou de nouvelles branchies, de nouvelles tailles ou de nouvelles nourritures, ils sont maîtres dans l'art de la survie. Et même dans le noir le plus complet, certains sont parvenus à se fixer une lanterne frontale. Ils ont eu la lune en profit, mais pas le soleil.

Un peu plus haut, près de la surface, se trouvent des millions et peut-être même des milliards de nageurs assidus à la misère. Leur situation se détériore et s'améliore comme miment les saisons. Ils sont des affiliés obligés à la parcimonie ou des dépensiers saboteurs, déprimés et usés. Cependant, à tout compte fait, leur instabilité et leur fluctuation sont limitées par leur milieu et leur environnement. Ils naissent sous les eaux de la même manière qu'ils y meurent en grand nombre. Les quelques exceptions vivantes se passent d'oreille en oreille comme des mythes ou des légendes. Ils peuvent être des sources d'espoir ou simplement des récits mensongers et dérisoires, et ce n'est pas sans raison. Car comme on le sait, le premier péché est le premier sauvé, mais il est aussi le dernier. Néanmoins, il arrive que juste ça suffise pour que la confiance soit bien semée et que le sentiment de pouvoir être sauvé, de pouvoir enfin s'en sortir, soit vendu à bon prix. De ce fait, de cette pseudo accessibilité, plusieurs poissons vivent à leur insu dans des dunes d'eau entêtées à se jeter dans une foule de sable qui ne veut point d'eux. Ils sont emportés inconsciemment dans un asservissement et un incontrôlable mouvement d'ascension, les laissant finalement sur des plages comme des fossiles à jamais accablés

d'avoir atteint une vie encore plus appauvrie que la perdition. Il se trouve là, probablement, le plus grand péché de l'espoir.

Un ciel se trouve au-dessus de leur tête et un seul leur est à franchir, les oiseaux sont des ennemis de longue date de la gravité. Ils sont de plusieurs couleurs et de plusieurs tailles, mais de génération en génération rien ne change distinctement. Ils apprennent à un très jeune âge ce que veut dire voler et laisser tomber. Bien évidemment, battre des ailes n'est pas une affaire simple d'exécution et donner à tous, ils se doivent d'agir à un moment ou un autre industriellement. Cependant, leur acharnement à toujours aller plus haut, peu importe les conséquences, n'est pas coutume d'admiration, il est plus souvent inquiétant et parfois même honteux.

Ce sont des pêcheurs de renommée avec une mer généreuse à toutes les saisons. La moisson des eaux est pour eux beaucoup plus profitable et rentable qu'onéreuse.

Pour tout dire, le volatile affamé qui plonge, le fait les ailes contre la poitrine, mais ce qu'il faut en réalité ce n'est pas le cœur sur la main, c'est les bras ouverts. La sensibilité et la dévotion envers autrui se font sans protection au buste. Elles se doivent d'être les promesses d'un réconfort certain et attendu. Le symbole d'une caresse est le signe d'une ouverture volontaire et sincère. Ainsi, l'oiseau qui chante risque tout et l'oiseau qui chasse ne risque rien.

L'ÎLE

J'ai dit un navire ou une île tout à l'heure, mais ce que je voulais vraiment dire c'était « navire ». Enfin, vraiment, surtout serait un meilleur terme. Je veux valser sur les vagues et m'échapper en elles. Je ne veux pas les attrister ou les incommoder de mon immobilité et de mon insensibilité, tout ça est le sort que leur réservent les îles ; l'humiliation du ressac sur les rochers et les plages. Moi, tout ce que je veux c'est un bateau, un radeau ou même seulement un tronc flottant. Je veux que mes chances de survie s'émiettent et se noient comme des fortunes de mer. Je veux la vie près de la mort, la liberté promise par le défi et la quête. Je veux que mon alcool soit l'écume et que ma biture soit ma lucidité.

D'ailleurs, si j'étais seul sur une île déserte, je construirais un radeau avant d'y construire un abri, le contraire serait comme le prisonnier qui bâtit sa cellule avant d'y creuser un trou. Comprenez-moi, je ne suis évidemment pas un mécréant de liberté.



DEUXIÈME PARTIE II

MES ACOUPHÈNES

Je suis enfin seul, enlacé par un vent impartagé, et pourtant rien autour de moi n'est digne des mouvements les plus inaudibles. À chaque branche qui se brise et à chaque feuille qui s'envole ; une présence s'attable, s'invite en moi, comme un murmure curieux et foncier aux expressions du vent. Bref, ce silence, je ne l'entends pas ; pourtant, c'est exactement lui que j'attendais en quittant ma demeure tel un veuf de paroles.

Je me rappelle, autrefois, avoir écouté les gens se taire en me disant que l'idée était mal conçue d'entendre leur silence. Puis, ça me paraît encore plus étrange que ça en a l'air, l'entendre réalise en moi une dissonance qui ne m'épargne pas. Je ne peux pas l'expliquer clairement, mais le silence des autres a selon mes oreilles autant sinon plus de charisme que leur voix. Il se produit donc, à ce moment-là, un petit son qui vrombit de mon tympan à ma pensée, c'est une sorte de cri essoufflé et sempiternel. Il me hante ! Car je l'entends souvent, presque à chaque seconde. Il se comporte comme un faux bruit désagréable et il m'agace royalement. Il m'agace tellement. J'ai voulu le cesser, l'empêcher, le taire et même le déguiser, mais avec un certain relâchement ou abandon, j'ai acquis la naïveté de croire qu'un jour il m'apprendrait quelque chose.

S'il me manque de bien m'exprimer, je vous l'expliquerai en d'autres mots. Ces acouphènes qui nuisent à ma concentration et à mon bien-être sont tous ces imbéciles bruyants que j'ai peine à supporter. Même dans la plus grande solitude que j'ai pu remporter, je les entends encore s'exprimer comme de verbeux insignifiants. Ils me hantent jour et nuit comme des parasites à l'intelligence. J'ai encore, j'ai encore de la difficulté à leur trouver une quelconque utilité à la vie, à l'avis du monde. Évidemment nous apprenons de

nos erreurs et de celles des autres, mais il y a des moments où j'en suis aspergé si furieusement que ma tête s'ébouillante comme dernière tentative de désinfection. C'est une vraie migraine de salive, que de les entendre !

J'arrêterai ici ma plainte pour ne pas me reconnaître en eux ou pire encore m'y sentir comblé et compris. C'est que tout cela finit par m'exaspérer et ce n'est pas dans ma nature de me fâcher, j'ai d'ailleurs toujours considéré l'impulsivité comme étant un manque de jugement ou d'intelligence, enfin, je n'ai jamais su si c'était moi ou eux les plus incompetents dans la colère. Mais, c'est pourtant indéniable de dire que lorsque nous nous emportons, nous finissons obligatoirement échoués. C'est une chose connue, l'Homme ne survit pas à la colère. Et de toute manière, depuis quelque temps déjà, la mer m'appelle timidement, et doucement elle remplace peu à peu le contrat que mes oreilles tiennent avec ses mauvais occupants.